

## LIGNE BRISÉE

J'ai toujours fui les complications. De façon générale, j'évite de me poser trop de questions. Je suis un pragmatique, je ne rêve pas : j'avance. Le peu d'imagination que j'ai, je l'emploie dans la mise au point de stratégies efficaces pour défendre les intérêts de mes clients : je suis avocat associé dans un cabinet toulousain spécialisé en droit de l'urbanisme. Ma vie de famille est satisfaisante : la perfection n'existe pas. Si je devais représenter la trajectoire de mon existence sur une feuille blanche, je tracerais une ligne droite, nette, sans bavure. J'en tire une certaine fierté.

Quand à peine le seuil de la maison franchi, ma femme, Clémentine, m'a tendu une enveloppe : j'ai eu l'intuition d'un bouleversement proche. D'ordinaire, en dehors des factures et des relevés bancaires, elle et moi recevons peu de courrier : de temps en temps, une invitation à un mariage ou un faire-part de naissance, deux ou trois cartes postales l'été. Mais tous sont adressés à Madame et Monsieur Roitelet. En l'occurrence, l'enveloppe m'était destinée. Je l'ai saisie, l'air circonspect, examinant son verso à l'endroit où, habituellement, l'expéditeur indique son nom et ses coordonnées. Rien ne figurait. J'ai passé mon doigt sur le recto : la pression de l'écriture avait écrasé le papier épais et nervuré, le type de papier que l'on utilise pour les grandes occasions. Je sentais peser sur moi le regard interrogateur de Clémentine et peut-être une pointe d'agacement lorsqu'elle a fini par me dire : « Ouvre-là ! Qu'est-ce que tu attends Guillaume ? » J'hésitais, troublé. Était-il possible que Sarah m'écrive après tant d'années ? J'étais presque certain de reconnaître son écriture : ses lettres rondes et sa façon de projeter vers le haut de la feuille, en les inclinant légèrement à droite, les « l » et les « t ». Mon esprit s'est mis en alerte et mon pouls s'est accéléré. Si je voyais juste, mieux valait ne pas ouvrir la lettre devant Clémentine. Qui sait ce que Sarah m'écrivait ? À ce moment-là, mon fils a dévalé les marches des escaliers pour sauter dans mes bras. J'ai lâché l'enveloppe en le rattrapant et me suis mis à tourner sur moi-même : Léo adore ça ! Il criait : « Encore papa, encore ! » Clémentine a souri, ravie de la scène. Elle semblait avoir oublié la lettre. J'ai fait durer les retrouvailles jusqu'à la voir s'éloigner vers la cuisine où le four sonnait. En reposant mon fils au sol, j'ai ramassé l'enveloppe et l'ai glissée dans ma poche, avec la même sensation de peur mêlée d'excitation que j'éprouvais lorsque, enfant, je chapardais des bonbons chez le marchand de journaux.

À table, chacun de mes mouvements est un supplice, je sens le froissement de l'enveloppe sous mes fesses et me raidis, convaincu que Clémentine l'entend. L'idée est absurde, évidemment. C'est à peine si elle m'écoute lorsque je lui raconte ma journée, trop accaparée par Léo qui refuse de manger sa viande et se met à hurler. À court d'arguments, elle cède à son caprice, puis se tourne vers moi. Il me semble lire dans ses yeux une montagne de reproches : *Elle est où l'autorité du père ? T'es censé me soutenir t'es au courant ?* Par lâcheté ou lassitude, ou les deux à la fois, je m'abstiens de tout commentaire. Ce soir, je n'ai pas la force d'affronter un énième débat stérile sur mes carences. Le repas terminé, je prétexte d'avoir un dossier important à boucler pour m'enfermer dans mon bureau, abandonnant Léo et sa mère devant un film d'animation. Quand je tire la porte, Clémentine m'observe du coin de l'œil depuis le canapé.

Mon premier réflexe est de regarder en bas de la feuille : c'est elle. Mes doigts tremblent tandis que je lis :

*Bonjour Guillaume,*

*Ce samedi 20 juin, cela fera dix ans que je suis partie. Dix ans déjà ! Te souviens-tu de ma promesse ? Je serai au rendez-vous. Rejoins-moi à 14h30 à Notre table.*

*Je t'embrasse,*

*Sarah*

Un tsunami d'émotions me submerge, j'oscille entre joie – *elle ne m'a pas oublié !* – et colère – *que lui a-t-il pris de m'écrire à mon domicile ?* –, avant que ne reviennent, décuplées, l'excitation et la peur. C'est cette dernière qui dicte mes gestes lorsque, fébrile, je sors de mon sac l'invitation à un vernissage reçue quelques jours plus tôt : je la chiffonne un peu et la glisse dans l'enveloppe. Par chance, la taille et la couleur du carton correspondent. Je passe le reste de ma soirée sur mon smartphone : j'apprends que Sarah est journaliste free-lance, spécialisée en géopolitique des religions. Je souris en lisant « *free-lance* » : même dans son travail elle aura fui les engagements. Toutes les photos d'elle montrent une trentenaire souriante qui me poigne le cœur. Jusqu'à ce jour, craignant d'ajouter à la douleur et à l'humiliation du départ de Sarah la preuve de son bonheur et de sa réussite loin de moi, je m'étais interdit d'effectuer des recherches. Avant de rejoindre Clémentine dans notre lit, j'efface l'historique de mon téléphone et réduis en confettis la lettre que je jette sous les déchets de nourriture, dans la poubelle de la cuisine. J'ai beau me répéter que je n'ai rien fait, rien de mal, toutes ces précautions hurlent le contraire. Où commence la trahison ?

Clémentine se lève. C'est encore la nuit. Doucement, elle ouvre la porte de notre chambre et rejoint mon bureau : je reconnais le grincement du parquet. Son incursion est rapide : ce qu'elle cherche, je l'ai posé bien en évidence à côté de l'ordinateur. Sans doute soulagée, elle revient s'allonger. D'elle ou de moi, je ne sais pas qui me dégoûte le plus. Je n'ai jamais fouillé dans ses affaires. A-t-elle déjà revu son premier amour ? Car c'est décidé : j'irai tout à l'heure au rendez-vous. Si je suis trop lucide pour ne pas me laisser gagner par des tourbillons d'angoisse à l'idée de ce qui pourrait arriver, mon désir de revoir Sarah est plus fort.

Toute la matinée j'ai donné le change – *peut-être surjoué la décontraction* ? –, avant d'annoncer à Clémentine que je devais m'absenter. Elle n'a rien dit. L'alibi du travail est imparable : il m'arrive souvent de retourner au cabinet les samedis. Dans le métro, je me suis surpris à observer un couple d'étudiants. À voir leur bonheur, leurs baisers volés, leurs chamailleries, leurs caresses audacieuses : une sensation de chaleur vaguement mélancolique m'a envahi. Je ne me reconnais plus.

En remontant la rue Saint-Antoine du T., l'anxiété me vrille le ventre : à tout moment je peux croiser un visage connu. J'ai beau me dire que je lui servirai la même salade qu'à Clémentine si nécessaire – mes bureaux se trouvent à côté de la place Saint-Georges où Sarah m'a donné rendez-vous –, rien n'y fait. Je porte en moi le poids de la culpabilité et du mensonge.

Et puis, je l'aperçois, assise à la même place qu'il y a dix ans, les cheveux noués en queue de cheval, vêtue d'une longue robe à motifs noirs et beiges, dont le décolleté est ouvert jusqu'à la ligne de ses seins, plus désirable que jamais. Je ne suis plus qu'à quelques mètres d'elle lorsqu'un rire gras, familier, me stoppe net. À deux tables de là, l'un de mes clients finit de déjeuner avec sa femme. Alors, j'improvise, j'élabore et déploie l'une de mes plus folles stratégies. À un adolescent assis sur la murette qui ceint la place, je demande s'il veut bien transmettre un message à la femme brune assise là-bas ?

Quand Sarah s'engouffre dans l'habitacle du taxi, une bouffée de parfum ambré m'enveloppe. Le même qu'autrefois. Soudain j'ai vingt-cinq ans, mon quotidien s'envole, je réalise le poids du manque, à quel point l'absence de Sarah m'a lesté. La porte claque, la voiture démarre et Sarah, comme avant, me prend dans ses bras. Je sens son cou, m'enivre de sa douceur intacte, fais glisser mes lèvres jusqu'aux siennes. Le taxi pile, lâche une bordée d'injures. C'est là que

je la vois, immobile au milieu de la route : Clémentine, avec Léo dans ses bras, son regard noir rivé sur moi, glaçant. Une salve de bile jaillit dans ma bouche.